



Pour éviter les collisions entre objets volants identifiés, rien de mieux que la surveillance.

Photo BTEE/P. Immelé

Les oiseaux étaient là avant...

Difficile de faire cohabiter les oiseaux vivants avec ceux de métal. Mais il y va de la sécurité des passagers



Indésirables sur les aéroports, les volatiles s'y sentent pourtant très bien. Celui de Genève en compte quelque quatre-vingts espèces.

Photo BTEE/B. Boschung

Fin octobre, le Bureau de travail et d'études en environnement (BTEE), à Genève, remettra à la direction de l'aéroport un rapport très attendu sur «la prévention du péril aviaire». Sous cette jolie dénomination, se dissimule une cohabitation à haut risque entre les avions et les oiseaux.

Juillet 1994. A Cointrin, un Airbus de Swissair avale un héron cendré à 205 km/h. Décollage interrompu et évacuation des passagers. L'an dernier, rien qu'à Genève, ce ne sont pas moins de 46 collisions de ce type qui ont été enregistrées. La plupart du temps avec des rapaces.

Paradoxe: l'environnement aéroportuaire attire quantité d'oiseaux. A ce jour, le BTEE y a recensé près de quatre-vingts espèces. Certaines, courantes, comme le milan noir, la mouette, la corneille. D'autres, plus rares, comme le vanneau huppé, le petit gravelot ou la cigogne blanche. Toutes attirées par les grandes zones herbeuses, les petits mammifères et les insectes. Mais aussi portées par les courants thermiques que dégagent les surfaces bétonnées.

Pour éloigner les indésirables, les employés de l'aéroport promè-

nent le long de la piste un véhicule diffusant des cris de détresse. Ils tirent aussi des cartouches sifflantes. Enfin, la tour AMS (Apron Management Service), qui contrôle le trafic au sol, peut actionner à distance des générateurs de bruit déclenchant une détonation de 140 décibels.

Dans son rapport en cours de rédaction, les spécialistes du BTEE préconisent un certain nombre de mesures supplémentaires, comme la redistribution des cultures. «Le vecteur numéro un des rapaces se nomme campagnol», précise Stéphane Pillet, directeur du BTEE. D'où notre proposition de labourer et de remplacer les prairies par de petites céréales, telle l'orge.»

Faire pousser des graines dans le sillage des gros porteurs? Pourquoi pas puisque le kérosène pollue nettement moins que l'essence des voitures.

Plus de cultures, c'est-à-dire moins de rongeurs, donc moins de prédateurs. Qui sait? En attaquant le mal à la racine, on évitera peut-être une catastrophe du genre de celle du Bourget (Paris). Fin janvier 1995, dix personnes périrent à cause d'un vol d'échassiers.

Joël Guillet